

# Au-delà du silence

**chantal saint-jarre**

**Cette recension retrace les jalons de *L'inévitable* et leur greffe, en parallèle, le cheminement complexe de la lectrice happée par cette écriture performative. Le lecteur est mis, entre autres positions subjectives, à la place du voyeur : lecteur-voyeur. Littérature de l'extrême, autofiction, livre-événement, *Œdipe revisité* : autant de dimensions dans lesquelles ce livre l'aura entraînée.**

**L**es noms de l'auteur, de l'éditeur et de la collection sont en noir, le titre est en rouge accompagné de la mention « roman » et d'une illustration touchante de Catherine Farish intitulée *Drawing on Saturday Morning* (1991), un titre éloquent qui fait écho au contenu du livre, en particulier à ce qui se passera tous les samedis après-midi à l'école Saint-Jean-Baptiste, dans les toilettes des gars. La quatrième de couverture nous apprend que l'auteur a quarante-deux ans, qu'il a une formation en études littéraires et qu'il est professeur de littérature au cégep. On y a joint un fragment, le premier paragraphe du troisième chapitre, qui laisse soupçonner un roman familial, une affaire de filiation tordue et hallucinante comme une série de brûlures de cigarette sur la peau. Une autofiction ?

J'ouvre le roman. Je prends rapidement connaissance du contenu : treize chapitres coupés en plein milieu par la voix du père, et qui se ferment sur la voix de la mère. Trois voix narratives dont la voix centrale est celle de Paul, enfant, qui raconte son enfance c'est-à-dire comment, dans le plus grand isolement-désolément, son père s'y est pris pour le dévaster durablement.

Je commence à lire, je traverse les chapitres un à un. Après le chapitre sept (101), j'arrête de lire, je n'en peux plus tellement c'est à la limite du supportable, une sorte de littérature de l'extrême. Puis un jour, je reprends le livre, le termine, péniblement. En tant que femme, je suis troublée, j'éprouve colère, rage, haine, dépit, tristesse, lassitude, impuissance. Je refuse complètement la complicité de la mère, son silence impardonnable, sa vulgarité, sa dépossession, sa destruction – commencée, pour elle aussi, dès la tendre enfance. Je suis mise à mal de scruter le triangle infernal père, mère, enfants, la pathologie familiale, l'unidimensionalité des personnages. Mal à l'aise d'entrer dans le détail de certaines formes de la pornographie juvénile :

« Il me dit de rester là, il sort le polaroid, et je me cache rapidement la tête derrière le mur de la toilette. » (161)

« Il a même enregistré nos ébats pour me prouver que je jouis plus fort que lui, qu'il me fait du bien, que j'aime ça. » (177)

Dans la marge, page 186, à six pas de « l'Épilogue », j'écris le mot « enfin! » quand Paul, *enfin*, donne une raclée à son père après quoi, s'étant enfui à vélo, il épelle dans les larmes son propre prénom « P-A-U-L, une lettre à chaque coup de pédale » (187), le crie, beugle, continue de rouler, s'envole, nage dans le vent. Paul se donne ainsi douloureusement naissance après avoir résisté, de surcroît, au désir de se noyer afin de rejoindre, dans la mort, son frère Denis.

« Je bondis hors de l'eau, déchire la surface. L'air frais se fige sur mon visage. Je saute à plusieurs reprises, j'imité avec mes bras un papillon, un oiseau, un oiseau-mouche. J'avale d'un seul coup une gorgée d'air. » (179)

Le « Je t'aime » de « l'Épilogue » atteste cet auto-engendrement : Jean-Paul Roger pourra, dorénavant, se dé-tacher de l'enfant abusé, s'approprier son histoire, la re-connaître, l'assimiler, l'intégrer.

Ainsi, l'enfance est-elle revisitée par le travail de l'écriture qui sert, d'abord et surtout, la prise de conscience, l'indispensable mise à distance. Une identité littéraire se construit à travers la belle et minutieuse langue des descriptions, narrations, mises en intrigue, transcriptions d'oralité.

« La vitre qui ne montre rien nous examine, père et fils au pied des urinoirs. La fenêtre, avec ses mailles métalliques, photographie ce qui se passe ici tous les samedis. Vue de l'extérieur, elle arrive à deux pieds de l'asphalte qui pave au complet la cour d'école. Dehors, le soleil avec ses fripures de nuage sur fond de ciel bleu ou gris, ça n'a plus beaucoup d'importance. » (83)

Une identité personnelle se (dé)construit à travers la mise en mots de la vie onirique de Paul, prisonnier du grave traumatisme de l'abus sexuel à répétition (lettres gravées dans l'écorce d'arbre après chaque abus comme autant de stigmates rendus visibles, envie de dénoncer, échecs scolaires), seul avec ses troubles dissociatifs (dépersonnalisations, fusion avec la Nature pendant l'abus, fugue-retour à la maison avec le projet de tuer, cauchemars et couteaux, somnambulisme, visions et voix imaginaires, relation avec « Trois-Mots » et avec les héros mythiques de l'encyclopédie *Tout connaître*), conduit à réduire l'environnement à la dimension du ver de terre, seule dimension habitable (trou-refuge-enfouissement dans la terre) et à l'analité, forme informe de l'indistinct, liquéfaction de l'être (présence envahissante de l'excrément, de la putréfaction, de la moisissure) – « je suis mou, je suis gangrène et moisissure. Je suis le deuxième et le dernier de la famille, la fille que maman désirait, la faille qu'ils ont eue, la gale dans le portrait familial. » (125).

Que se passe-t-il donc avec cette autofiction? Le récit nous rentre dedans aussi crûment que le père qui, dès le deuxième chapitre, après avoir invité son fils

sept ans, Paul, à regarder des photos d'hommes nus jouant dans un lit, lui fait une première fellation et signe avec lui un pacte de silence absolu : « c'est notre secret, nos moments d'hommes », écrit Paul (35). Lecteurs mis à l'insoutenable place du voyeur, nous assistons, au fil des chapitres, comme à autant de calvaires en gradation ascendante, aux mille et une fantaisies sodomites du papa de Paul qui l'initie et lui impose, jour après jour, ses perversions sexuelles et autres violences physiques, verbales et comportementales. Comment l'enfant issu de ce chaos, détourné des phases essentielles du développement humain (la différence des générations, la différence sexuelle, le respect de l'Œdipe), pourra-t-il venir s'inscrire à son tour dans le généalogique et l'intergénérationnel?

« T'aimes ça? Dis que t'aimes ça », chuchote-il essoufflé, le ventre collé au bas de mon dos ou au bas de mon ventre, à la racine de la vie que je ne transmettrai jamais. » (148)

Le plus intolérable pour le lecteur-voyeur, c'est d'une part l'impossibilité où nous sommes de nous identifier à l'un ou l'autre des protagonistes de l'abus : si nous oscillons du côté du père ou de la mère, nous sommes filicide; si nous nous identifions à l'enfant, nous sommes victime, éventuellement honteuse et coupable et, à certains moments, nous vivons le fantasme du parricide. Quelle chaise occupons-nous, lecteur-lectrice, dans la structure non pas duelle mais triangulaire voire systémique de la violence familiale (car, même absente, la mère fait complètement partie du scénario de l'abus sexuel, ainsi que la fratrie)? D'autre part, le récit vient nous trifouiller au vif de l'être puisqu'il transgresse non seulement l'interdit fondamental – le pacte du silence qui liait père et fils –, mais il lève aussi le tabou (car il s'agit bien d'un *tabou*) sur la jouissance de l'enfant, le plaisir qu'il éprouve et redemande, l'érotisme qui s'en dégage, l'amour-drogue, l'état de dépendance toxicomane du jeu horrible et cruel joué par le père avec le fils. De ce point de vue, *L'inévitable* est un livre-événement, un livre qui a le pouvoir de nous perturber profondément : il nous regarde, nous plonge au cœur des conflits psychiques et nous coince entre désir incestueux, jouissance et interdit de l'inceste – pour autant, bien sûr, que les relations sexuelles entre père et fils relèvent de l'inceste, les grands mythes antiques ayant caractérisé *l'interdit mère-fils*; il n'y a pas de mythe sur l'interdit père-fille ni, du reste, sur l'interdit père-fils et mère-fille. Les expressions « abus sexuel », « agression sexuelle », « viol d'enfant » et « meurtre de l'enfance » sont sans doute, ici, plus adéquates.

En évoquant les mythes antiques, souvenons-nous que les supposés crimes d'Œdipe n'ont jamais rencontré que le silence : le sien propre, celui de Créon, de Jocaste, des Anciens de Thèbes et celui des dieux, un silence qui constitue l'essence profonde, encore inouïe, de cette tragédie. Œdipe se crève les yeux quand il comprend ce qu'il a fait, et s'exile. Les enfants de « l'inceste », victimes émissaires s'il en est, sont-ils condamnés à l'abandon, à devenir fous, à s'accoler à leur agresseur ou à relever le difficile défi de survivre? *L'inévitable*, de ce point de vue,

relève ce défi puisque Jean-Paul Roger réussit le passage à l'écrit qui nous oblige à lever, individuellement et collectivement, le silence sur l'inceste, à écouter et à ressentir le périple de Paul sortant du silence, du cri et du beuglement pour faire place à l'écrivain, survivant de sa jouissance meurtrière et de l'inceste.

J'aurai lu ce texte – esthétiquement et politiquement singulier, produit par un travail créateur authentique – deux fois avant de pouvoir me remettre à penser, à comprendre la profondeur de l'effet qu'il produit sur nous. Il fallait me libérer du trop de corps, trop de sexe, du trop de trous. La vérité pleinement révélée, trop horrible, doit d'abord être mise à distance, répercutée, remise à l'auteur. Et puis, elle a lieu. Revenir de l'angoisse de cette lecture demande du temps

**chantal saint-jarre**  
université de montréal  
cegep andré-laurendeau